

JUS CANONICUM

JUXTA ORDINEM DECRETALIU RECENTIORIBUS
SEDIS APOSTOLICÆ DECRETIS ET RECTÆ
RATIONI IN OMNIBUS CONSONUM

Auctore E. GRANDCLAUDE

3 forts volumes gr. in-8.....Prix franco \$6.00

MEDICINA PASTORALIS

Auctore D. C. CAPELLMANN

MEDICO PRACTICO AQUISGRANENSI

1 volume grand in-8 de 244 pages.....Prix franco 75 cts.

HOMO APOSTOLICUS

INSTRUCTUS IN SUA VOCATIONE AD AUDIENDAS CONFSSIONES.
SIVE PRAXIS ET INSTRUCTIO CONFESSARIORUM

Auctore D. ALPHONSO DE LIGORIO

3 volumes in-12, demi-reliure chagrin noir.....Prix franco \$2 50

HISTOIRES

ET

PARABOLES

Par le Père GIRAUDEAU

1 volume in-18.....Prix franco 30 cts.

LA BELLE JULIE. (page 82).

Un gentilhomme ruiné n'avait qu'une fille nommée Julie, et surnommée *la Belle* à cause de sa rare beauté. C'était l'assemblage de toutes les perfections, tant pour le corps que pour l'esprit et le caractère.

Ses charmes lui attiraient un grand nombre de courtisans ; mais sa pauvreté écartait tous ses prétendants. Il ne se présenta pour la demander en mariage que le fils d'un riche paysan. Ce paysan s'appelait Brechet ; mais son fils était plus communément nommé le Noir, ou le Vilain, ou le Méchant. Tous ces noms lui convenaient et exprimaient parfaitement les qualités de son corps et de son âme. Il était courtaud et trapu, il avait les jambes grêles et recourbées en dedans, la poitrine élevée, les épaules grosses, la tête allongée en pointe, le teint noir et le visage défiguré de plus d'une façon. Il avait à la joue gauche une longue cicatrice d'une blessure qu'il avait reçue dans une querelle. La petite lui avait labouré et gercé tout le visage, lui avait fait perdre l'œil gauche, avait borbé l'œil droit d'un rouge très vil, et lui avait laissé sur ce même côté du front une large croûte horrible à voir. Le caractère du galant répondait à une si belle figure. Le jeune Brechet était grossier, brutal, colère, querelleur, avare, insolent, orgueilleux, débauché, jureur, ivrogne et jaloux. En un mot, il avait toutes les qualités dont une seule peut rendre un homme odieux et sa femme malheureuse.

Telle était celui qui prétendait épouser la belle Julie. Quand le père de Julie lui en fit la première proposition, elle tomba évanouie, et on eut bien de la peine à la faire revenir de sa pamoison. Alors le père lui dit : "Ma chère fille, tu ne l'épouseras qu'autant que tu le voudras ; je ne prend point point forcer ton inclination et te marier malgré toi ; mais enfin il faut bien songer à te procurer du pain. Nous ne vivons que sur une modique pension qui s'éteindra à ma mort : que deviendras-tu après ?—Mon père, dit Julie, j'aime mieux mourir de faim et de misère que de me voir livrée à un pareil monstre ; peut-être le ciel aura-t-il pitié de nous." En disant ces mots, elle versa un torrent de larmes. Son père l'embrassa et se retira pour cacher les siennes, et lui dit en sortant : "Ne crains rien, ma fille, il ne sera plus question de ce mariage."

Cependant le méchant se tenait assuré d'y pousser Julie ; il s'en vantait partout, et partout on discourait. Ces discours passèrent du peuple à la noblesse, de la noblesse aux grands du royaume, et parvinrent jusqu'à la cour. Le fils du roi, qui était un prince accompli, et qu'on parlait de marier à une princesse sa parente, entendait tout ce qu'on disait de Julie, fut curieuse de la voir.

Il vint la voir en effet, et dès le premier entretien qu'il eut avec elle, il fut épris de ses charmes. Les courtisans s'en aperçurent, et, comme il ne manque point de bonnes langues dans ce pays-là, quelqu'un dit au prince : "Ce serait bien dommage que Julie, étant si belle, eût les défauts qu'on lui reproche.—Quels défauts ? dit le prince.—On dit, continua le courtisan, qu'elle est fort volage et fort dissipée, qu'elle est

sans cesse à courir de maison en maison, et qu'elle ne se tient jamais chez elle." Comme l'amour excuse tout, le prince répondit : "Cela n'est pas surprenant ; Julie n'a rien qui la fixe chez elle ; elle n'y voit que misère et pauvreté ; dans son sort pour se distraire et dissiper son ennui ; dans une situation différente, elle prendra une conduite différente." Cependant le prince réfléchit sur ce qu'on lui avait dit, et étant retourné vers Julie, il remarqua que, quand il arriva, elle n'était point à la maison. Tandis qu'on allait la chercher, il s'entretenait avec le père et lui déclara le dessein où il était d'épouser Julie, si elle soutenait l'épreuve où il voulait la mettre. Julie étant arrivée, le prince lui dit : "Julie, je viens de vous demander à votre père en mariage ; mais je lui ai dit que je voulais auparavant mettre votre amour à une épreuve.—Sageur, reprit Julie, la plus forte épreuve sera pour moi la plus agréable. Le fer et le feu n'ont point de dangers que je n'aie franchement avoué pour vous témoigner les sentiments de ma reconnaissance et de ma tendresse.—Il ne s'agit ni de fer ni de feu, dit le prince ; je suis venu vous voir deux fois, et chaque fois je vous ai trouvée absente de la maison ; il a fallu vous aller chercher. Voici l'épreuve où je mets votre amour : c'est que, la troisième fois que je viendrai, je vous trouve à la maison ; si je vous y trouve, ce jour-là même je vous épouserai, et je vous emmène avec moi à la cour ; c'est ainsi que j'en suis convenu avec le roi mon père ; mais si je ne vous trouve pas, ce jour-là même je renonce à vous et j'en épouse une autre.—Et moi, dit le père, ce jour-là même je la marie avec Brechet.—A ce prix, dit Julie, mon bonhomme est assuré ; fallût-il pour cela passer toute ma vie à la maison, je consentirais volontiers à n'en sortir jamais." Sur cela, le prince se retira, et Julie resta bien contente.

Vous jugez bien que le lendemain elle ne sortit point ; elle ne sortit point non plus le second jour, ni le troisième, ni le quatrième ; le cinquième elle sortit un instant et rentra aussitôt ; le sixième elle sortit une demi-heure et revint d'abord ; le septième, elle sortit une heure et revint en hâte ; le huitième, son père la voyant sortir, lui dit : "Ma fille, tu sors trop ; tu oublies ce que t'a dit le prince et ce que tu lui as dit, et tu ne penses pas qu'il s'agit de tout pour toi.—Oh ! mon père, répondit Julie, le prince ne viendra point aujourd'hui ; mais d'ailleurs, quand il viendrait, de notre maison on voit au loin sur le grand chemin, et j'ai bien recommandé aux femmes qui sont là-haut de venir m'avertir aussitôt que les équipages du prince commencent à paraître ; ainsi il n'y a rien à craindre.—Ma fille, reprit le père, le plus sûr serait de rester à la maison ; c'est mal s'assurer que de compter sur les autres, et, dans une affaire de cette importance, je ne voudrais rien hasarder." Julie le laissa dire et continua son chemin.

Elle avait à peine passé la porte que, du haut de la maison, les femmes aperçurent les équipages du prince ; mais, comme il n'y avait qu'un moment qu'elles avaient vu Julie, elles crurent qu'elle n'était pas sortie et ne se donnèrent aucun mouvement. Cependant les équipages approchèrent ; alors elles appelèrent Julie, et Julie ne répondit point. On la cherche dans sa cham-

bre, on la cherche dans le jardin ; point de Julie. On s'alarme, on se trouble ; Julie est sortie. On court à la maison voisine. Julie n'y est point. On court à une autre, et, tandis que l'on court, le prince arrive, trouve Julie absente, remonte en carrosse et s'en va. Julie arrive assez à temps pour voir de loin les équipages du prince qui s'en retournaient.

O cris ! ô désespoir ! Julie se meurtrit le visage et s'arrache les cheveux ; les femmes pleurent, le père se désespère. "Malheureuse, je te l'avais bien dit : fallait-il rien risquer dans une affaire comme celle-là ? Tu me fais mourir, mais dès ce soir, tu épouseras celui que je t'ai promis.—Où, je l'épouserai, dit Julie, je l'ai bien mérité. Il ne saurait me faire tant souffrir que je n'en mérite davantage. Faites-le venir tout à l'heure, et que je l'épouse. Il est digne de moi, et moi digne de lui." Sur-le-champ on fit venir Brechet, un notaire et le cure. Le mariage fut fait, et Brechet emmena chez lui la belle Julie.

Il sort digne de larmes et de compassion. Le père en mourut de chagrin quatre jours après ; pour Julie, elle eut tout le temps de pleurer sa folie avec des larmes de sang. Tout le monde la plaignait, et on ne pouvait s'empêcher de la plaindre. Elle se condamnait elle-même. Au plus fort de ses peines elle s'écriait : "Je l'ai bien mérité !" Et c'était ce qui faisait son plus grand tourment.

Dès le lendemain de ses noces, elle parut le visage ensanglanté de coups que lui avait donnés son brutal mari, parce que, désolée, elle ne paraissait pas joyeuse et contente de l'avoir épousé. Julie dépeignait tous les jours et n'était plus reconnaissable ; tous les jours elle maudissait son sort et souhaitait la mort, mais la mort se refusait à ses desirs. Ce qu'il y a de plus triste encore, c'est qu'elle devint bientôt toute scabieuse à son mari, aussi laide, aussi affreuse que lui, aussi méchante, aussi haïe, aussi détestée que lui ; c'était en deux démons, et leur maison était un enfer.

Ame chrétienne, rachetée du sang de Jésus-Christ et lavée dans les eaux du baptême, c'est vous que représente ici la belle Julie. Vous n'ignorez pas que le démon, ce monstre horrible et détestable, a des prétentions sur vous et qu'il se batte d'unir un jour votre sort au sien, et qu'il prétend que vous n'avez tous deux qu'une même destinée. Cette pensée vous fait horreur ; mais

ce n'est pas tout ; il faut prendre de justes mesures pour empêcher que cela n'arrive. Vous savez aussi que le fils de Dieu, le Roi du ciel et de la terre vous demande pour son épouse, que son dessein est de vous conduire un jour avec lui dans le ciel, de vous y couronner et de vous y faire goûter avec lui les délices d'un amour éternel. Vous le désirez avec ardeur, et déjà vous voudriez y être. Mais ce n'est pas tout ; il faut vous montrer digne d'un tel époux, et lui témoigner votre amour en gardant ses lois et en soutenant l'épreuve à laquelle il veut vous mettre. Cette épreuve n'est pas bien difficile, mais elle est essentielle ; et il faut que, lorsqu'il viendra pour vous épouser, vous emmenez avec lui et vous couronner, c'est-à-dire à votre mort, il vous trouve à la maison, c'est-à-dire dans la grâce. Ah ! mettez-vous-y donc promptement. Ah ! n'en sortez jamais. Recherchez tout ce qui peut vous y maintenir et vous y affermir. Fuyez tout ce qui pourrait vous en détourner, changez votre résolution et vous engagez à en sortir, ne fût-ce que pour un instant. Ce n'est pas le tout de commencer, de continuer pendant quelque temps, il faut persévérer jusqu'à la fin, jusqu'à ce qu'il vienne.

Gardez-vous surtout de compter sur ce que vous pourriez faire à la mort. La mort n'avait point, elle vient souvent tout à coup et sans qu'on la voie venir. Si d'autres fois elle annonce sa venue par les infirmités et la maladie, celui pour qui elle vient ne s'en aperçoit point, et ceux qui sont chargés de l'avertir y sont quel que fois trompés eux-mêmes, ou plus souvent encore ils sont negligents et timides, et trop souvent ont leur avertissement venu trop tard. Le nombre de ceux qui meurent tous les jours sans confession fait vous faire trembler.

Pour vous, âmes généreuses, épouses fidèles de Jésus-Christ, qui depuis longtemps demeurez dans sa maison et dans sa grâce, et vous tenez unes à lui par un continuel recueillement, n'oubliez pas le sort heureux qui vous est destiné ; occupez-vous de vos espérances ; soupirez après le moment qui doit les remplir, et travaillez sans relâche à vous rendre dignes de ce grand jour.

MOÛLE :

Enfants, nos jours sont un flambeau
Qu'on souffle à jamais peut éteindre.
La mort en tout temps est à craindre,
Chaque pas conduit au tombeau.

LE PIEUX HELLENISTE

SANCTIFIANT LA JOURNÉE PAR LA PRIÈRE

PAR

HENRI CONGNET, Chanoine de Soissons.

1 volume in-12 de 387 pages.....Prix franco 65 cts.

Nous voici en face d'un *livre de prières grecques*, avec traduction latine en regard ! nous voilà déjà bien loin de l'A. B. C. !... Aussi ce livre n'est pas pour les Enfants, mais bien pour les graves étudiants de nos collèges classiques. Il nous semble les voir ces chers élèves se lever, tous, comme un seul homme, et tendre avec empressement la main pour saisir ce rare bijou, mais, hélas ! nous n'en avons qu'un seul exemplaire ! C'est donc une affaire de cœur et de foi, et c'est le moment de citer le proverbe latin : *Tardis venientibus ossa*. Nous ne traîsons pas, nos latinistes et nos hellénistes comprennent cela comme *Rosa et Kephali*. C'est réellement un petit livre utile, puisqu'il est classique en même temps que religieux.

En effet, l'avancement rapide dans la connaissance d'une langue quelconque dépend en grande partie de la promptitude avec laquelle l'élève parvient à classer dans sa mémoire la *nomenclature* et les règles principales de cette langue.

Or rien ne l'aidera plus facilement à attendre ce but que la lecture et la récitation des *Prières* contenues dans cet ouvrage. En faisant ses exercices de piété, notre pieux helléniste se familiarisera infailliblement avec le sens exact et précis de plusieurs milliers de mots, racines ou dérivés — avec les principales inflexions des verbes réguliers et irréguliers — avec les adverbes, les conjonctions et les prépositions qui s'emploient plus fréquemment — avec les règles les plus importantes de la syntaxe.

L'auteur a eu l'heureuse idée d'ajouter, les prières du matin et du soir telles qu'elles se font généralement dans les communautés ecclésiastiques du matin comme par ces mots : *Très Sainte et très Auguste Trinité*..... Et celle du soir : *Je vous adore ô mon Dieu, avec la soumission*..... — qu'à quelques additions de cœur envers la sainte Eucharistie, enfin les Vêpres de l'Immaculée Conception de la Très-Sainte Vierge, que les élèves réviseront avec délices, principalement dans le temps des vacances, ou, dans le cours de l'année, les jours de congé et de promenade. Ce sera comme un écho prolongé de la proclamation du dogme si cher à tous les Enfants de Marie.

C'est à la piété des *jeunes hellénistes* l'auteur qu'est offert ce petit volume, destiné, lors même qu'il ne sera plus pour eux un *livre d'exercices*, à leur servir chaque jour de *Manuel de prières*. Nous devons toutefois présenter une objection ; il ne conviendrait pas qu'il en fût en usage à l'église, avant le s'être suffisamment exercés d'abord à bien comprendre les nouveaux qu'ils voudraient y lire. On ne pourrait pas tenir des travaux qui seraient une irrévérence. Il ne faut pas changer le temple de la prière en salle d'école.

Notre *Pieux helléniste* pourrait aussi être fort utile aux gens du monde qui, ayant achevé leurs études, n'ont plus guère occasion de revoir leurs auteurs de classe, et oublient si facilement ce qu'ils ont appris si difficilement de la langue d'Homère et de Platon. Ce petit ouvrage leur vaudra en aide ; il entrera dans leur mémoire qu'on connaît la connaissance du grec, pourvu qu'ils veulent bien s'en servir habituellement comme *livre de messe*, comme *manuel* qu'ils portent à l'église, ou dont ils se servent, matin et soir, pour compléter les exercices du chrétien.

Mais nous n'en avons qu'un seul exemplaire ! Qu'on se le dise, ou qu'on se le cache, c'est selon !...

NOTIONS DOCTRINALES ET PRATIQUES

SUR LA DÉVOTION AU SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS

Suivies d'un *Appendice* sur la dévotion au Saint-Cœur de Marie.

Par le B. P. XAVIER de FRANCIOSI, de la Compagnie de Jésus.

1 volume in-12 de XXII-352 pages.....Prix franco 75 cts.

Ce livre est le plus complet et le plus fort peut-être qui ait été écrit sur ce sujet incomparable ; Mgr de Nancy écrit à l'auteur "que son ouvrage est un solide traité de théologie mystique en même temps qu'un livre de piété sérieux et concluant." Mgr de Metz dit "qu'il deviendra comme un manuel complet de la dévotion au Sacré-Cœur, et un résumé soigné de la doctrine de l'Eglise sur cet adorable sujet." Enfin, écrivons Mgr Mermillod : "Votre travail, par la précision de sa doctrine théologique, par l'étendue approfondie et pénétrante du cœur adorable de Jésus, par l'onction et la suavité attirante qui débordent dans vos pages, sera d'un grand secours pour le clergé et pour les fidèles."